Hölderlin
L'Antigone de Sophocle
TNS

SOPHOCLE
Beaucoup ont en vain essayé de dire joyeusement la plus haute joie,
Voici pour finir qu'elle se dit pour moi, aujourd'hui, dans le deuil.
Hölderlin - 1799

Ce programme a été préparé par:
Michel Deutsch, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean Haas, André Rodeghiero

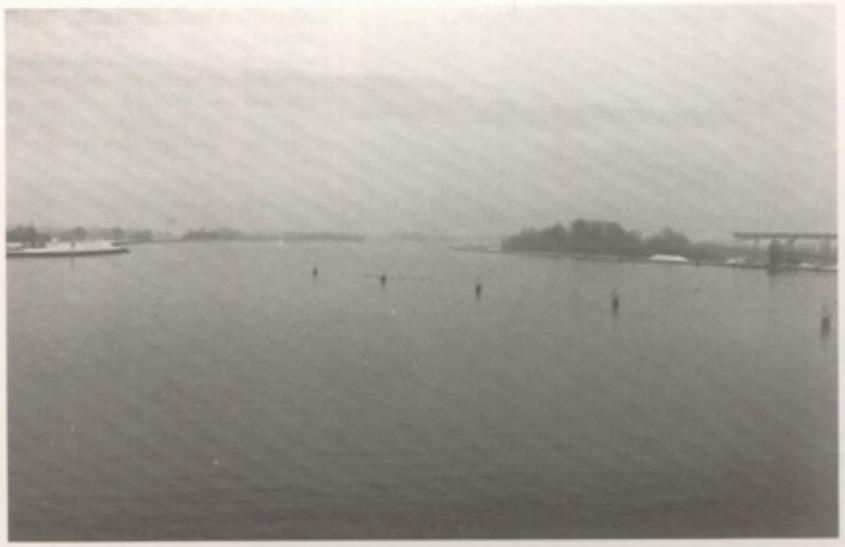
Hölderlin
L'Antigone de Sophocle
TNS

Antigone : Michèle Foucher
Ismène : Martine Schambacher
Chœur : Jean-François Lapalus
Jean Schmitt
Créon : André Wilms
Le messager : Bernard Freyd
Hémon : Dominique Muller
Tirésias : Claude Bouchery
Eurydice : Margot Lefevre
Hölderlin : Alain Rimoux
Zimmer : Guy Naigeon

avec la participation de : Mathieu Bauer, Jean Haas, Francis Haas, Emmanuel Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, Thomas Pitre

Traduction : Philippe Lacoue-Labarthe
Réalisation : Michel Deutsch, Philippe Lacoue-Labarthe
Assistant de production : Noureddine El Ati
Décors : Jean Haas
Costumes : Patrice Cauchetier
Musique : Georges Aperghis
Eclairages : André Diot
Régie son : Raymond Burger
Régie lumière : Jean Vallet, Bruno Bleger
Régisseur stagiaire : Thomas Pitre

Equipe de plateau TNS : André Wimmer, chef de plateau-tapissier ; Alphonse Fritsch, menuisier-machiniste ; Jean-Pierre Soccoja, machiniste.
Réalisation des décors : Gérard Vix, directeur technique ; Bruno Lelait, assistant technique ; Nicole Watrinet, Secrétaire ; Bernard Klarer, sonorisateur-projectionniste ; René Hugel, chef d'atelier menuiserie ; Raymond Jacques, Jean Sand, François Jung, Alain Jacquemart, menuisiers-machinistes ; Gérard Fourboul, tapissier-machiniste ; Alfred Franck, chef d'atelier de peinture ; Bernard Waelde, peintre-machiniste ; Edgar Ernst, chef d'atelier électrique ; Roland Heintzelmann, électricien ; André Riemer, chauffeur-machiniste ; Jean-Claude Poirel, chef d'atelier serrurerie ; Henri Geiskopf, serrurier-machiniste.
Réalisation des costumes : Nicole Galerne, chef d'atelier de couture ; Carmen Bleger, Lydie Delbart, costumières-habilleuses ; Etienne Rui, tailleur.

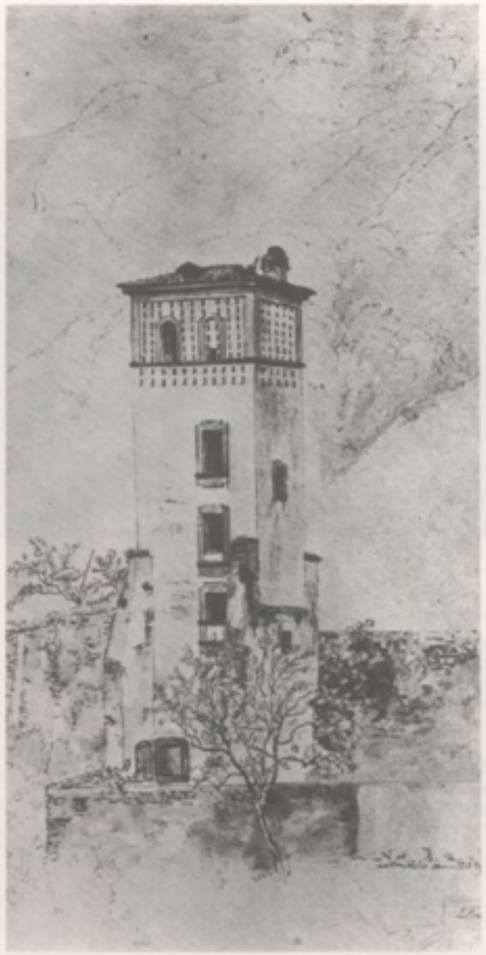


Le *transport* tragique est à la vérité proprement vide et dépourvu de liaisons.

Par là, dans la consécution rythmique des représentations, où s'expose scéniquement ce *transport, ce qu'on nomme en métrique la césure* (la pure parole, l'interruption antirythmique) devient nécessaire pour accueillir l'alternance déchaînée des représentations, à son maximum, et cela de telle sorte que ce ne soit plus alors l'alternance des représentations mais la représentation en elle-même qui apparaisse.

La présentation du tragique repose principalement sur ceci que le monstrueux, comment le dieu-et-homme s'accouple, et comment, toute limite abolie, la puissance de la nature et le tréfonds de l'homme deviennent Un dans la fureur, se conçoit par ceci que le devenir-Un illimité se purifie par une séparation illimitée.

Hölderlin, *Remarques sur la traduction de Sophocle* (1803-1804).



Grèce et pays natal, Terre et Ciel, peuple et apaisement. Ces termes, pareils à des repères trigonométriques, se situent à ces hauteurs vertigineuses où partout apparaît déjà la roche nue du langage, ils sont « la plus haute sorte de signes », c'est à leur aune que le poète mesure le pays que « la détresse du cœur et le manque de nourriture » lui ouvrirent comme s'il s'agissait de provinces du monde grec. Ce n'est pas le mystère de la Grèce idéale et florissante, mais celui de ce pays réel et désolé, en communion de douleur avec l'Occident et avant tout avec le peuple allemand, mystère de la métamorphose historique, de la transsubstantiation du génie grec, qui forme l'objet des derniers hymnes de Hölderlin.

Walter Benjamin, *Allemands.*

Hölderlin dit poétiquement l'essence de la poésie - mais non au sens d'un concept ayant valeur intemporelle. Cette essence de la poésie appartient à un temps déterminé. Non qu'elle se rende simplement conforme à ce temps comme à un temps déjà donné. Mais en fondant de nouveau l'essence de la poésie, Hölderlin commence à déterminer un temps nouveau. C'est le temps des dieux enfuis *et* du dieu à venir. C'est le « temps de misère », parce que ce temps est marqué d'un double manque et d'une double négation : le *ne plus* des dieux enfuis et le *pas encore* du dieu à venir.

Heidegger, *Hölderlin et l'essence de la poésie.*

Hölderlin, une biographie

1770 - Naissance, le 20 mars, à Lauffen (Souabe). Famille protestante, qui le destinera plus tard, contre son gré, au pastorat.
Son père meurt lorsqu'il a deux ans. La même année, naissance d'une sœur, Heinrike.

1774 - Remariage de sa mère avec le conseiller Gok, bourgmestre de Nürtingen. Naissance, deux ans plus tard, du demi-frère Karl Gok, auquel Hölderlin restera toujours profondément attaché. En 1779, mort du conseiller Gok.

1782 - A la sortie de l'école, entame des études qui le conduiront aux séminaires de Denkendorf et de Maulbronn. Il étudie la musique, écrit ses premiers poèmes, fait la connaissance de Schelling, qu'un de ses oncles héberge.
A Maulbronn, premier amour pour Louise Nast, avec laquelle il rompra en 1789.

1788 - Entrée au *Stift* de Tübingen. Fonde avec Neuffer et Magenau la «Ligue des poètes et amis». S'enthousiasme pour la Révolution française, en faveur de laquelle il manifeste publiquement, malgré la surveillance politique à laquelle est soumis le *Stift.*
Fait la connaissance de Schubart et de Stäudlin, écrivains et directeurs de revue.

1790 - Amitié avec Hegel et Schelling, récemment entré au *Stift.* Travail philosophique intense et nombreux poèmes.
Amour avec Elise Lebret.

1791 - Voyage en Suisse et premières publications dans *L'Almanach des Muses* de Stäudlin.

1792 - Commence un roman, *Hypérion,* alors que la guerre éclate entre la France et la coalition austro-prussienne.
Fait la connaissance de Léo von Seckendorf.
Mariage de sa sœur.

1793 - Premier poste de précepteur à Walterhausen, près d'Iéna, obtenu sur une recommandation de Schiller auprès de Charlotte von Kalb.
Liaison avec Wilhelmine Marianne Kirms, dame de compagnie de Charlotte von Kalb.

1794 - Iéna. Suit les cours de Fichte. Rencontre Goethe et Herder, fait la connaissance du théologien Niethammer, ami de Hegel, fréquente Schiller. Graves difficultés dans l'exercice de son préceptorat. Il quitte la famille von Kalb, s'installe à ses frais à Iéna.
Schiller publie ses poèmes dans *La nouvelle Thalia* ou son *Almanach des Muses,* et le recommande à l'éditeur Cotta, qui publiera *Hypérion* (1797, première partie - 1799, deuxième partie).

1795 - A cours d'argent, doit quitter précipitamment Iéna pour retourner chez sa mère. Il a cependant rencontré Novalis et Bettina Brentano, s'est lié d'amitié avec Isaac von Sinclair.
Naissance de Louise Agnès Kirms, fille présumée de Hölderlin (elle mourra l'année suivante).
Correspondance assidue avec Hegel et rencontres philosophiques avec Schelling. C'est de cette époque probablement que date le texte, recopié de la main de Hegel et connu sous le titre du «Plus ancien programme systématique de l'Idéalisme allemand».

1796 - Entre comme précepteur chez le banquier Gontard, à Francfort. Amour avec l'épouse de celui-ci, Suzette Gontard : Diotima.
Voyage jusqu'à Bad Driburg, en compagnie de Suzette Gontard, de son fils et de l'écrivain Heinse, pour fuir les menaces de la guerre.
Publie régulièrement dans les revues de Schiller (et cela jusqu'en 1800 environ).

1798 - Le scandale éclate dans la maison Gontard. Hölderlin s'installe, grâce à Sinclair, à Hombourg, aux environs de Francfort. Il y restera jusqu'en 1800, correspondant avec Diotima et continuant à la voir en secret.
Entreprend la rédaction d'une tragédie, *Empédocle.*
Projette de fonder une revue, *Iduna,* rivale de l'*Athenaeum* des frères Schlegel. Mais Goethe et surtout Schiller se dérobent.
Nombreux essais poétologiques et philosophiques en ébauche.
Amitié avec l'écrivain républicain Casimir Ulrich Böhlendorff.

1800 - Nürtingen, Stuttgart. Aucune des trois rédactions d'*Empédocle* n'aboutit.

1801 - Précepteur à Hauptwill, en Suisse. Il y restera trois mois.
L'éditeur Cotta, qui le publie en revue et se charge du «Journal critique de philosophie» de Hegel et Schelling, l'encourage à préparer un recueil de ses poèmes.
Essaie d'obtenir l'appui de Niethammer et de Schiller pour un poste universitaire à Iéna. Sa demande reste sans réponse.
Attend de la paix de Lunéville le début d'une ère nouvelle.

1802 - Précepteur à Bordeaux, chez le consul Meyer. Gagne son poste en

décembre et janvier, à pieds, en passant par Strasbourg et Lyon.
Quitte brusquement Bordeaux, en mai ; passe vraisemblablement par Paris, après avoir traversé la Vendée insurgée. Aurait visité le Louvre et découvert la statuaire grecque.
Fin juin, retour à Nürtingen, dans un état pitoyable.
Apprend la mort de Diotima.

1804 - Sinclair obtient pour Hölderlin un poste de bibliothécaire à Hombourg, à condition de lui verser lui-même un traitement.
Dernière rencontre avec Schelling, qui s'inquiète auprès de Hegel de son état mental.
Parution chez Wilmanns des *Tragédies de Sophocle.*
Hölderlin traduit Pindare et commence à corriger et remanier certains de ses plus grands poèmes.

1805 - Arrestation de Sinclair, pour «conspiration républicaine». Il sera relâché quelques mois plus tard.
Mort de Schiller.

1806 - Hölderlin est enfermé à Tübingen dans la clinique Autenrieth. Premières critiques élogieuses des romantiques : A.-W. Schlegel, Brentano.

1807 - Le menuisier Ernst Zimmer l'accueille dans sa maison. Hölderlin y restera 36 ans, ne cessant pas d'écrire.
Dernière publication en revue des grands poèmes.

1822 - Réédition d' *Hypérion.*

1826 - Parution, chez Cotta, des *Poèmes,* publiés par Uhland et Schwab.

1828 - Mort de la mère de Hölderlin.

1843 - Mort de Hölderlin.

Car c'est là le tragique chez nous, que nous quittions tout doucement le royaume des vivants empaquetés dans une quelconque boîte et non que, consumés dans les flammes, nous expiions la flamme que nous n'avons su dompter.

... Ce n'est pas un destin aussi imposant, mais il est plus profond et une âme noble conduit aussi celui qui meurt de cette façon dans la crainte et la pitié...

Hölderlin à Böhlendorff,
décembre 1801.

De manière déterminée ou non, c'est bien Zeus qu'il faut dire. *En tout sérieux,* plutôt : Père du Temps, ou : Père de la Terre, parce que c'est son caractère, contrairement à l'éternelle tendance, de retourner *le désir de quitter ce monde pour l'autre en un désir de quitter un autre monde pour celui-ci.*

Pour nous, étant donné que nous sommes soumis au Zeus qui est plus proprement lui-même, lequel non seulement *érige une limite* entre cette terre et le monde sauvage des morts, mais encore *force vers la terre plus décisivement* le cours naturel éternellement hostile à l'homme, le cours qui se dirige toujours vers l'autre monde, et vu que cela transforme grandement les représentations essentielles et patriotiques, et que notre poésie doit être patriotique, en sorte que son matériau soit choisi selon notre vue du monde et que ses représentations soient patriotiques, - les représentations grecques s'en distinguent en ceci que leur tendance principale est d'avoir la possibilité de se saisir (car c'est en cela que résidait leur faiblesse), alors qu'en revanche la tendance principale dans les modes de représentation de notre temps est de pouvoir atteindre quelque chose, d'avoir une destination, parce que l'absence de destin (...) est notre faible.

Hölderlin, *Remarques sur la traduction de Sophocle*

Langue propre de Sophocle, quand Eschyle et Euripide savent mieux objectiver la souffrance et la colère, et moins l'entendement de l'homme, en tant qu'il erre sous l'impensable.

Hölderlin, *Remarques sur la traduction de Sophocle*

La *parole tragique des Grecs est meurtrière,* parce que le corps qu'elle saisit tue effectivement (...). Il faut ainsi considérer *ce qui est meurtrier, le meurtre effectif provoqué par la parole, plutôt comme forme artistique proprement grecque et subordonnée à une forme artistique plus patriotique.* Une telle forme, comme il est facile de le montrer, serait celle où la parole est plus meurtrissante que meurtrière ; où elle ne s'achève pas proprement sur un meurtre ou la mort, bien que ce soit là qu'il faille saisir le tragique, mais plutôt dans le goût d'*Oedipe à Colone*...

Hölderlin, *Remarques sur la traduction de Sophocle*

Pain et vin

A Heinze

1.

Tout autour repose la ville; le silence gagne la rue éclairée
Et des voitures ornées de torches, le bruit s'éloigne.
Saturés des joies du jour, ils s'en retournent au repos, les hommes,
Et pertes et profits, une tête sensée les pèse
Dans la paix de la maison; vacant de grappes et de fleurs,
Et de l'œuvre des mains, le marché affairé repose.
Mais des accords résonnent au loin depuis les jardins; peut-être
Là-bas, est-ce un amant qui joue, ou quelque solitaire
Dans la pensée des amitiés lointaines et du temps de jeunesse; et les fontaines
Intarissables et fraîches bruissent auprès des massifs parfumés.
Calme dans l'air du soir, vibre le son des cloches
Et des heures gardant mémoire, un veilleur crie le nombre.
Mais voici que vient un souffle qui remue le faîte du Bois,
Regarde! Et l'exacte image de notre terre, la lune,
Elle vient aussi, mystérieuse; et vient la nuit, l'extasiée,
Toute pleine d'étoiles et certes guère en souci de nous,
Resplendissant là-bas, l'étonnante, l'étrangère parmi les hommes,
Au-dessus des monts, superbe et douloureuse.

* Sixième et dernière version (1803 - 1804).

2.

Prodigieuse est la grâce qu'elle accorde d'en haut, la sublime, et nul
Ne sait par où ni ce qui d'elle échoit.
Ainsi meut-elle le monde et l'âme espérante des hommes,
Nul sage même ne comprend ce qu'elle ourdit, car telle
Est la volonté du Dieu le plus haut, lui qui t'aime, et c'est pourquoi
Plus qu'elle encore t'est cher le jour sensé.
Mais par moments aussi un œil clair aime l'ombre
Et cherche, avant qu'il soit besoin, le plaisir du sommeil,
Ou bien il aime aussi plonger, l'homme fidèle, son regard dans la nuit.
Oui, il sied de lui vouer couronnes et chants,
Parce qu'elle est consacrée aux égarés et aux morts;
Mais elle-même se maintient, éternelle, au plus libre de l'Esprit.
Mais elle nous doit aussi, pour qu'en ce douteux séjour,
Pour que dans ces ténèbres quelque chose nous soit donné de saisissable,
Elle doit nous octroyer l'oubli et l'ivresse sacrée,
Le verbe torrentiel aussi nous l'octroyer, qui soit, tels les amants,
Empêché de sommeil, et coupe débordante et vie plus audacieuse,
Sainte mémoire aussi, afin que vigilants nous restions dans la nuit.

3.

Et notre cœur, en vain le cachons-nous dans nos poitrines, en vain,
Maître ou disciple, retenons-nous notre courage, car qui
Voudrait nous entraver et qui voudrait, notre joie, l'interdire?
Et c'est un signe souverain que nous chantons, le jour comme la nuit,
Ces orages. Oh viens! Que nous voyions l'ouvert
Et cherchions ce qui vit, si loin puisse-t-il être.
Ferme reste ceci: qu'il soit midi ou que l'on aille
Jusque dans la mi-nuit, toujours subsiste une mesure,
Commune à tous, bien qu'à chacun aussi en propre part,
Vers où se rend et va chacun autant qu'il peut.
Vois donc! s'il se raille sans mal des railleurs, le délire d'allégresse,
Quand dans la nuit sacrée il s'empare soudain des chanteurs.
Vois donc, et viens jusqu'à l'Isthme! là-bas où fait rumeur la haute mer
Contre le Parnasse et la neige met en gloire la roche delphique,
Là-bas au pays de l'Olympe, là, sur les hauteurs du Cithéron,
Parmi les pins, là-bas, parmi les vignes d'où
Thèbes, dessous, et l'Isménos bruissent, au pays de Cadmos;
C'est là d'où vient, là qu'il exulte et rit, transplanté, le Dieu.

4.

Bienheureux pays grec! toi, demeure de tous les Célestes,
C'est donc vrai ce qu'en notre jeunesse, un jour, on nous a dit?
O salle de la fête! Le sol, c'est la mer! Et les tables, ces monts,
En vérité à cet usage seul dressés du fond des âges.
Mais les trônes, où? Lois de la terre, et l'avancée des pas,
Où, de nectar emplies et, s'avançant en angles, le chant?
Où donc présagent-elles, les sentences paysannes sensées?
Delphes est un bassin, il contient, mieux, il se remplit
Pour que Lui soit vrai, car où fait-il irruption, plein d'universel bonheur,
Quels yeux vient-il frapper, tonnant, du haut de l'air serein?
L'Ether, le Père, se consume et s'efforce, comme des flammes, vers la terre;
De mille façons vient le Dieu. Dessous se déploie comme des roses le sol
Aux Célestes non destiné, fugitif, mais comme des flammes
Oeuvre d'en haut, et nous met à l'épreuve, se consumant, la vie.
Eux cependant, ici ou là, présagent, lèvent la tête,
Les hommes, mais rassemblés, ils partagent le Bien en fleur.
Cela qui se consume. Ainsi vient le Céleste, ébranlant la profondeur, ainsi
Nous arrive, descendu de l'ombre parmi les hommes, son jour.

5.

Inéprouvé il vient d'abord, s'efforcent à son encontre
Les seuls enfants. Presque dans le dos frappe le bonheur,
Car il s'en effraie, l'homme. Et pour cette raison, c'est à peine si de ses yeux
Il voit un demi-dieu; et le feu les entoure, et le sommeil.
Grand est pourtant leur courage, ils lui en comblent le cœur,
Eux, mais c'est à peine s'il voit, dans cet embrasement, le Bien.
Il crée, il dilapide, et presque lui est devenue la terre une limite,
Mais pour son repos, le ravit dans la nuit le destin.
Ce sont eux pourtant qui le fixent, les Célestes, si toutefois
Ils ne s'égarent en rien et s'accoutument, les hommes, au bonheur
Et au jour, et à voir les Révélés, le visage
De ceux qui dès longtemps ont nommé l'Un-et-tout,
Profondément comblé les cœurs secrets de libre contentement
Et les premiers, les seuls, exaucé tout désir;
Long, et lourd à porter est le dire de cette venue, mais
Blanc est l'instant. Ils servent les Célestes,
Mais, instruit de la terre, leur pas est contre l'abîme,
Jeune comme l'humain; pourtant la profondeur est vieille.

6.

Ils ont désormais la garde des Bienheureux et des Esprits,
Toutes choses en vérité doivent instruire leur louange.
Rien n'est digne du jour, qui ne convienne à Ceux d'en-haut,
Devant l'Ether, nulle indolence n'est de mise.
Aussi, pour en sa présence avoir un temps séjour,
Les peuples se lèvent-ils et s'ordonnent, s'unissant
L'un à l'autre; et ils bâtissent les beaux temples et des villes
Selon chaque contrée se dressent au-dessus des rives...
Mais où ont-elles? Où fleurissent les renommées, les couronnes des fêtes?
Thèbes se flétrit, et Athènes; le froissement des armes, à Olympie,
S'est-il à jamais tu, et le fracas des chars dorés en lutte?
Jamais plus de couronnes pour les vaisseaux de Corinthe?
Et pourquoi aussi le silence des représentations sacrées?
Pourquoi la joie perdue des danses rituelles?
Pourquoi ne marque-t-il plus, comme jadis, le front de l'homme, un Dieu,
Le frappant de son sceau, comme jadis, celui qu'il a saisi?
Mais il vint ensuite lui-même et prit figure de l'homme
un scandale pourtant est le temple, et l'image,

7.

Telles des cicatrices à Ephèse. Même ce qui est Esprit souffre,
En céleste présence, s'embrase comme du feu, pour finir.
C'est une ivresse, d'un mode propre, lorsque les Célestes sont là
Et sa propre tombe il la médite, l'Esprit, bien qu'avisé avec les Esprits.
Ils souffrent aussi, car une prière toujours retient le Dieu,
Ils souffrent, les Esprits, chaque fois que les touche la terre.
Jamais ce qui vient d'eux n'est vert ni les doux sentiers du pays
Ils ne les ordonnent; pareils à des bâtiments jamais ne se dressent les arbres
Ni les halliers, ni les fruits d'or, ni les forêts bien agencées,
Rare est le temps où l'homme supporte son ombre propre.
Mais des cœurs, pour la force comparable à la fleur sur la lande blanche,
Parce que c'est aride; le vert, cependant, s'en nourrissent le cheval
Et le loup, dans la sauvagerie, mais c'est à peine si l'un pense
A la mort, et la maison de la jeunesse, les voyants ne la conçoivent plus.
Et pourtant vaut une chose, seule. La règle, la terre.
Une clarté, la nuit. Cela, et l'apaisement, les connaît
Certes un homme de raison, un être plus princier, et il en montre
Le divin, quand bien même il serait long à venir, et profond comme le ciel.

8.

Car lorsque jadis, en ce temps qui nous semble si loin,
Remontèrent tous ceux qui donnaient joie à notre vie,
Lorsque le Père eut détourné des hommes son visage
Et qu'à bon droit le deuil commença sur la terre,
Puis à la fin, lorsque parut un paisible génie, céleste
Et consolant, qui annonça la fin du jour et s'en alla,
En signe qu'il avait été là, un jour, et
Reviendrait, le chœur céleste nous laissa quelques dons
Auxquels humainement, comme jadis, nous puissions prendre joie;
Mais comme trébuche une balance, presque avant d'advenir,
Peu s'en faut que séparément il vive, le destin, en sorte que rampe
L'entendement devant la connaissance, mais que vainc la gratitude.
Le pain est le fruit de la terre, pourtant c'est la lumière qui le bénit
Et c'est du Dieu tonnant que vient la joie du vin.
Aussi gardons-nous proche mémoire des Célestes, eux qui jadis
Ont été là et reviendront au juste temps,
Aussi chantent-ils eux-mêmes, gravement, les chanteurs, l'Esprit de l'automne
Et pour lui, l'Ancien, la louange ne sonne ni factice ni vaine.

9.

Oui! C'est à bon droit qu'ils disent qu'il réconcilie le jour avec la nuit,
Eternel coryphée des astres qui se lèvent et déclinent,
En joie, de tout temps, comme le feuillage du pin toujours vert,
Qu'il aime, et de ce lierre aussi qu'il s'est choisi comme couronne,
Parce qu'il demeure. Car il trouve aussi plaisir dans
La sauvagerie. Et doux sommeil demeure, et les abeilles et le festin.
Ce que l'antique chant a prédit des enfants de Dieu,
Vois! nous le sommes, nous; voilà le fruit des Hespérides!
Miraculeusement exact, cela s'est accompli dans l'homme,
Le croira, qui l'a éprouvé! Car l'Esprit n'est pas chez lui
Au commencement, à la source. Le consume le pays.
Il aime la colonie, et un oubli vaillant, l'Esprit.
Nos fleurs réjouissent, et les ombres de nos forêts,
L'affaibli. Presque le Donneur d'âme se serait calciné.
Des sages bienheureux le voient; d'un sourire leur âme prisonnière
S'illumine, et de nouveau à la lumière fondent en larmes leurs yeux.
Il tarde tant. Mais les yeux de la terre l'apaisent,
Et celles qui savent tout aussi, elles dorment, les chiennes de la nuit.

Séjourner, sur le plus familier même, ne nous est pas donné.
Rilke, *A Hölderlin.*

Grèce

Tels sont les hommes, telle est la vie somptueuse,
Les hommes sont de la nature souvent maîtres,
Le pays somptueux n'est pas caché aux hommes
Le soir et le matin avec charme apparaissent.

Les champs ouverts sont comme au jour de la moisson
Tout esprit alentour est l'antique légende
Et de l'humanité vie nouvelle revient,
Ainsi l'an décline-t-il en calme silence.

Avec humilité

le 24 mai 1748 Scardanelli

Le spectacle le plus triste que j'aie eu durant mon séjour (...), c'est celui de Hölderlin. Depuis son voyage en France (...) - depuis ce fatal voyage, son esprit est tout à fait altéré ; et, bien qu'il soit encore capable dans une certaine mesure de certains travaux (p. ex. des traductions du grec), il se trouve dans un état d'absence totale de l'esprit.

Schelling à Hegel
(11 juillet 1803)

L'état de Hölderlin s'est amélioré depuis l'année dernière, mais présente pourtant toujours une altération visible. Sa traduction de Sophocle trahit son délabrement mental.

Schelling à Hegel
(14 juillet 1804)

Zimmer : «Je l'ai eu chez moi depuis qu'ils l'ont sorti de la clinique... Ils l'ont gardé deux ans là-bas à l'examiner et à le soigner dans tous les sens sans rien trouver. Il n'a jamais pu dire à personne ce qui lui manquait. En fait, il ne lui manque rien du tout ; c'est le trop qu'il avait qui l'a rendu fou.

.....

En vérité il n'est plus du tout fou, ce qu'on appelle fou. Il est tout à fait sain de corps, il a bon appétit et boit sa chopine de vin tous les jours à son heure. Il dort bien, sauf au plus chaud de l'été, où il rôde toute la nuit dans l'escalier. Mais il ne fait de mal à personne. C'est un bien agréable compagnon dans ma maison. Il se sert lui-même, s'habille et se met au lit tout seul. Il peut aussi penser, parler, faire de la musique, tout cela comme auparavant. (...) Ce n'est pas le manque d'esprit qui l'a rendu fou (...). C'est toute sa science, croyez-moi. Quand le vase est trop plein, et clos, il ne peut qu'éclater. Et si vous voulez rassembler les morceaux, vous constatez que tout le contenu s'est perdu. Tous nos savants se remplissent de science à ras bord, il s'en faut d'un rien pour que ça déborde. Avec ça, ils n'écrivent qu'impiétés. Lui, c'est la manie du paganisme qui lui a brouillé les idées. Il s'est arrêté avec toutes ses pensées sur un point, et n'a plus cessé de tourner autour depuis. (...) Ses malheureux livres sont ouverts là toute la journée et quand il est seul, il s'en lit du matin au soir des passages à haute voix, déclamant comme un acteur, à croire qu'il pense ainsi conquérir le monde. S'obstiner ainsi sur une chose est très dangereux. C'est justement ce qu'on appelle l'idée fixe.

.....

Il faut le prendre comme un enfant, (...) alors il est doux et gentil.

.....

Toute la journée il monologue tout haut, faisant les questions et les réponses sur le même ton. Mais les réponses sont rarement affirmatives. Il y a un fort esprit de négation en lui.

.....

Puis, quand il est fatigué de marcher, il remonte et déclame des paroles en l'air, à la fenêtre. Jamais il n'arrive à se débarrasser de tout son savoir. Ou bien il s'assied à son épinette et joue quatre heures d'affilée, comme s'il voulait s'extraire jusqu'au dernier lambeau de ce qu'il sait. Et toujours le même air simplet, toujours la même rengaine, au point que toute la maison n'en peut plus. Il faut que je rabote ferme, sans quoi je perdrais la tête.

.....

Autrefois, quand sa vieille mère vivait encore (...), je l'ai grondé en lui disant que c'était mal de ne plus penser à elle. Alors il se ressaisissait et écrivait une lettre. C'était toujours très convenable, très clair, des lettres comme tout le monde en écrit : «Comment vas-tu, chère maman» et ainsi de suite tout bonnement. Mais une fois il a terminé en disant : « Adieu, je frissonne, je sens que je dois arrêter. ».
– Ecrit-il aussi des vers ?
– Presque toute la journée. ».
(Témoignage recueilli en 1836 par l'écrivain Gustav Kühne)

Ce qui n'est pas adressé ne peut être mis en scène.

Heiner Müller

Où est le gémissement cloué, enchaîné ?
Où est Prométhée - du roc le secours, l'étançon ?
Et où est le vautour, et la course à l'œil jaune
De ses griffes volant au ras du front ?

Impossible ! Les tragédies on ne peut les refaire !
Et pourtant la lippe crochue, cette bouche
fait instantanément revivre dans la chair
Eschyle-débardeur, Sophocle-bûcheron !

Il est l'écho et l'accueil, plutôt le jalon que le soc.
Le théâtre d'air et de pierre des temps qui se préparent
S'est mis debout et tous et chacun veulent voir tous et chacun -
Ceux qui sont au monde et les mortels et ceux qui n'ont pas de mort.

Ossip Mandelstam, 19 janvier - 14 février 1937,
Voronèje

Tübingen, janvier

A l'aveuglement ex-
hortés, les yeux.
Leur - «une
énigme est le pur-
jailli» -, leur
mémoire des tours-Hölderlin nageant, mouettes
autour criant.

Visites de menuisiers noyés dans
ces
paroles plongeant:

Viendrait,
viendrait un homme,
viendrait un homme au monde, aujourd'hui, avec
la barbe de lumière des
Patriarches: il lui faudrait,
parlerait-il de ce
temps, il
lui faudrait
seulement bredouiller, bredouiller,
toujours-, toujours-
à quoi à quoi

(«Pallaksch. Pallaksch.»)

Paul Celan, *Die Niemandsrose*

Et à quoi bon des poètes en un temps de misère ? (Pain et vin, cinquième version)

Très vénérable mère,

j'ai l'honneur de vous écrire encore une lettre. Les multiples bontés que vous m'avez manifestées dans la vie déterminent ma reconnaissance et toute espèce de politesse que je puis vous manifester peut, en quelque sorte, servir de témoignage pour celle-ci. Portez-vous bien. Je me suis fait un honneur de pouvoir de nouveau vous écrire.

Je suis votre très obéissant fils,

Hölderlin

Vénérable madame ma mère,

je vous prie de ne pas m'en vouloir de vous importuner toujours par des lettres qui sont très courtes. La manifestation de ce qui est notre état d'esprit et de l'intérêt qu'on prend à d'autres que l'on respecte, et comment la vie des hommes se passe, cette manière de se communiquer est constituée de telle sorte que l'on est obligé de s'excuser de cette manière. Je termine de nouveau la lettre et suis

Votre très obéissant fils

Hölderlin

Vénérable mère,

je vous écris de nouveau. La répétition de ce qu'on a écrit n'est pas toujours une affaire imutile. Les choses dont il est question sont ainsi faites que, lorsqu'on exhorte au bien et qu'on se dit une chose sérieuse, personne ne vous en veut beaucoup quand on répète cette même chose sans prononcer toujours quelque chose qui sorte de l'ordinaire. Je veux m'en tenir là. Je vous présente mes respectueux hommages et suis

Votre fils obéissant

Hölderlin

Bibliographie

W. Benjamin, trad. V. A. Goldschmidt, in *Allemands* (Hachette, 1979).
Heidegger, trad. H. Corbin, in *Approche de Hölderlin* (Gallimard, 1973).
Rilke, trad. Ph. Jacottet, in *Oeuvres 2* (Le Seuil, 1972).
Schelling à Hegel, trad. J. Carrère, in Hegel - *Correspondance* (tome 1, Gallimard, 1962).
Heiner Müller, trad. J. Jourdheuil et H. Schwartzinger, in *Hamlet-Machine* (Ed. de Minuit, 1979).
Ossip Mandelstam, trad. F. Kérel, in *Tristia et autres poèmes* (Gallimard, 1975).

Gustav Kühne, «Entretien avec Zimmer», trad. Ph. Jacottet -
Hölderlin, «Lettres à sa mère», trad. Denise Naville, in Hölderlin, *Oeuvres* (Gallimard, Pléiade, 1967).

Remarques sur la traduction de Sophocle - Pain et vin - Grèce - Paul Celan, *Tübingen, janvier,* trad. Ph. Lacoue-Labarthe. - La traduction de *Pain et vin* est établie d'après la «Frankfurter Ausgabe» (D.E. Sattler), Verlag Roter Stern, 1976, vol. 6.

Photos et illustrations:

La peinture allemande à l'époque du Romantisme, Editions des Musées Nationaux
Die schönsten Zeichnungen der Deutschen Romantik, Rogner et Bernhard
Pompeï, Editions de Cremille, photo Grégoire de Brouhns
Grèce classique, Editions Gallimard, photo UDF La Photothèque
Hölderlin, Insel Verlag
Kunst Magazin, David Troy, Rudy Burckhardt
Michel Deutsch, Sabine Strosser